

www.e-rara.ch

La subordination

Chaillet, Henri David

[Neuchâtel], 1786

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 619

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-11372>

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien - von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material - from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes - des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [\[Link\]](#)

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [\[Link\]](#)

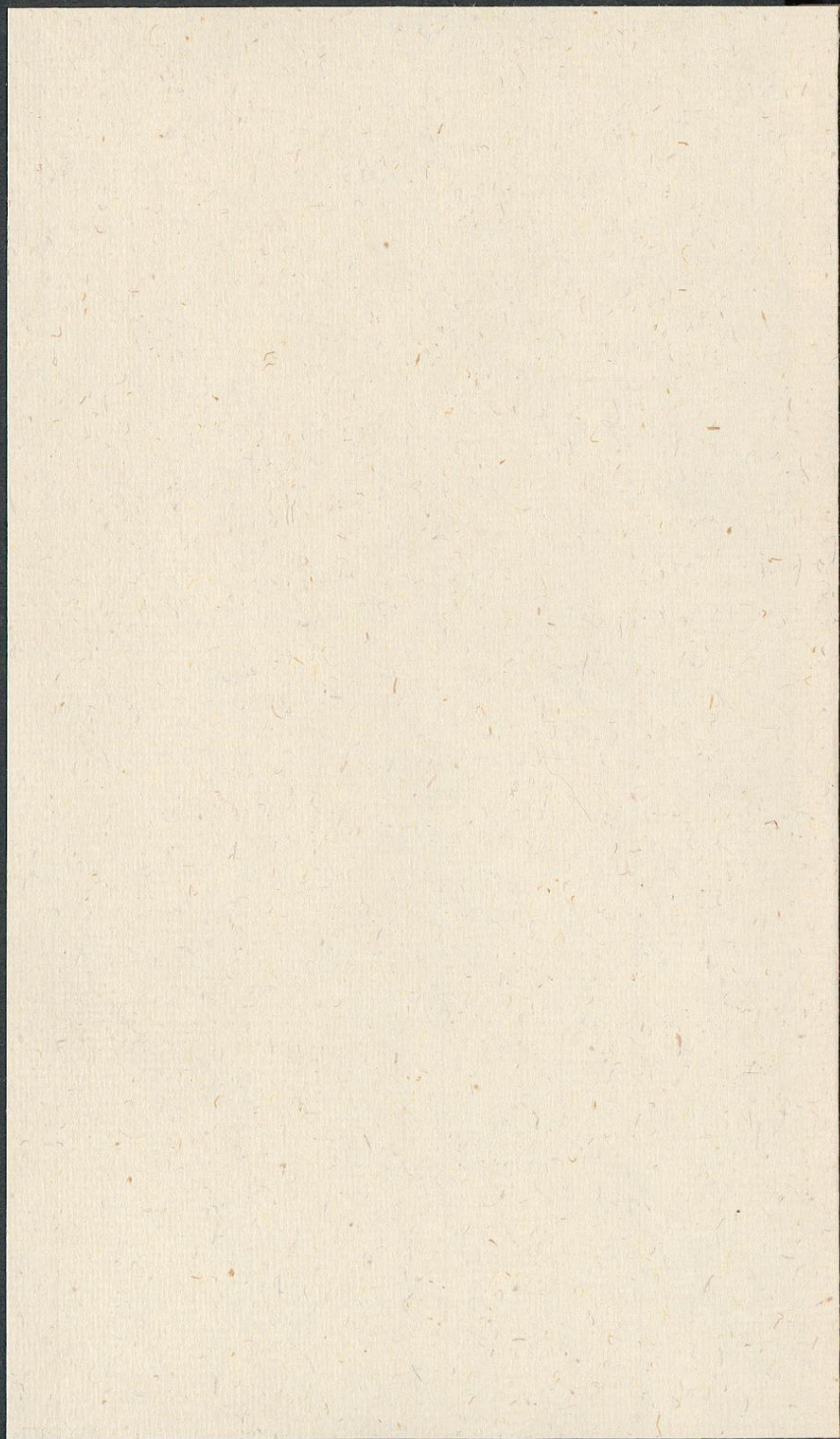
Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [\[Link\]](#)

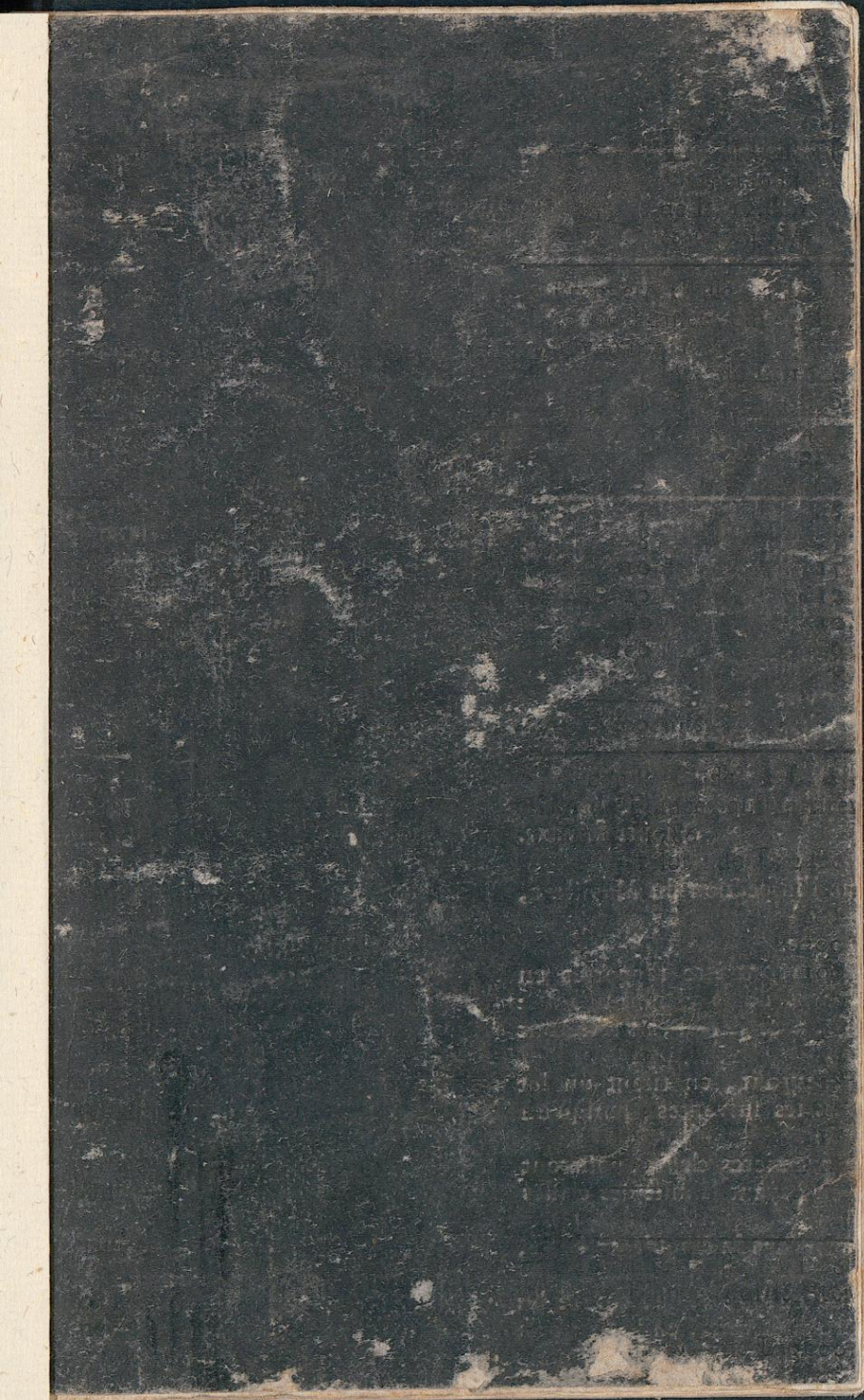
Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [\[Link\]](#)

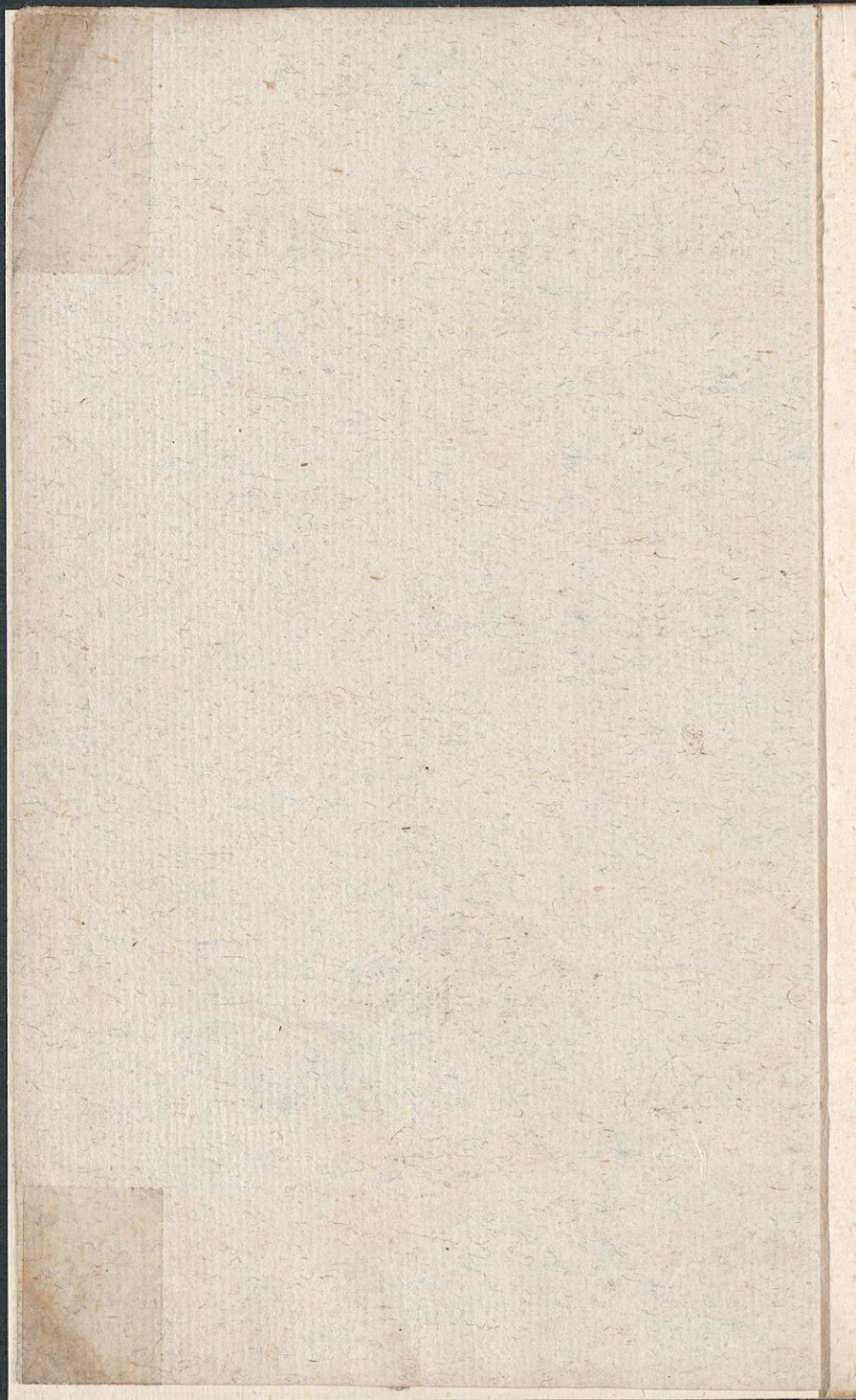
Rar. 619

Rar 619







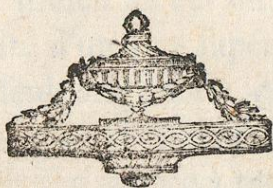


LA
SUBORDINATION,
SERMON


*Prononcé à Colombier le 17 septembre
1786,*

A L'OCCASION DE LA MORT
DE
FRÉDÉRIC
LE GRAND,

*PAR H. D. CHAILET, serviteur
de Jésus-Christ.*



De l'Imprimerie de la Société Typographique.

——
M. DCC. LXXXVI.

Rar 619



S E R M O N.

I. Pierre II. 17. *Craignez Dieu. Honorez le Roi.*

QU'ATTENDEZ - VOUS en ce jour de notre ministere, Chrétiens? Voudriez-vous peut-être que, pour frapper votre imagination, nous remissions sous vos yeux le tableau faifissant d'un regne rempli de merveilles; que nous vous montrassions le feu de la guerre allumé de toutes parts, & FREDERIC marchant au milieu de cet incendie avec l'intrépidité d'un être supérieur, résistant lui seul aux efforts de l'Europe presqu'entiere liguée contre lui, communiquant son audace à toute une armée qui, se mouvant & se transportant au gré de son chef avec une effrayante rapidité, sembloit n'être qu'un

immense corps animé de son puissant génie ; l'ennemi intimidé par sa hardiesse, prévenu & surpris par sa diligence, déconcerté par son habileté, fatigué par son invincible persévérance, étonné des ressources que lui fournit sa grande ame autant que son esprit vaste & pénétrant ; le système de la guerre changé, & la Prusse, patrie & domaine d'un héros, s'élevant au niveau des plus puissantes monarchies ? Ou, moins éblouis de l'éclat funeste des victoires & des conquêtes, voudriez-vous que j'arrêtasse vos regards sur des qualités non moins imposantes & bien plus intéressantes pour le genre humain que ne le sont les vertus guerrières ? Dirai-je que d'une main également ferme il a su tenir & le glaive des combats & la balance de la justice ? Parlerai-je de cette administration si parfaitement réglée, que son cours uniforme & paisible se faisoit

ſans bruit & ſans effort, comme le facile & infenſible mouvement d'une machine conſtruite & dirigée par un artiſte conſommé dans ſon art; adminiſtration à la fois sûre, aiſée & ferme, attentive, économe & indulgente? Célébrerai-je cette providence vraiment royale, & ſemblable, ſi je puis le dire ſans blaſphême, à celle de Dieu, qui embraiſoit d'une vue nette & diſtincte l'enſemble des plus grands objets ſans négliger les plus minutieux détails, & de laquelle plus d'une fois, même parmi nous, de ſimples particuliers ont reſſenti les ſalutaires effets? Peindrai-je l'œil du Monarque continuellement ouvert ſur tous ſes états, les parcourant de l'un à l'autre bout, quelque vaſtes, quelque diſperſés qu'ils ſoient, & veillant en même tems ſur l'Allemagne, ſur l'Europe, ſur l'univers entier; attentif, ſ'il m'eſt permis de citer cet exemple, à l'inquiete fer-

mentation d'une petite république de la Suisse, comme à la révolution immense de l'Amérique ? Je pourrois sans doute faire voir les droits éclaircis & fixés, les abus corrigés, l'ordre maintenu, les calamités foulagées, de sages établissemens, des encouragemens distribués avec une sagesse justifiée par le succès, &, pour tout dire en un mot, les peuples gouvernés !

Mais qu'aurois-je appris à ce peuple, en l'entretenant ainsi des lumières, des talens, des qualités, qui font le guerrier, le politique, le législateur & le roi ? C'est pour nous instruire de nos devoirs, & non pour admirer un grand homme qui n'est plus, que nous sommes assemblés devant Dieu. . . .
Devant Dieu ! A ce seul mot, je sens le profond néant de tout ce qui n'est que gloire : *une voix* intérieure se fait entendre à mon ame émue : *Crie*, me dit-elle, crie au nom de celui

qui seul vit & ne meurt point, que toute la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe : l'herbe seche , & sa fleur tombe. . . Le héros meurt , & ce n'est pas au milieu de l'éclat de sa gloire qu'il comparoîtra devant le tribunal de son Juge : *ses œuvres l'y suivent* , & non pas sa gloire. Elle a passé avec sa puissance , avec son regne ; parce que ce n'est pas à l'homme , c'est à Dieu seul qu'appartiennent le regne , la puissance & la gloire ; elles lui appartiennent en propre , absolument , entièrement , véritablement : aussi les possède-t-il *aux siècles des siècles*. Mais en l'homme , que tout est court , limité , refermé , fugitif ! Son regne est un instant dans la durée , dont la trace même s'effacera ; sa gloire la plus vive ne brille que comme l'étincelle ardente qui va s'éteindre ; sa puissance , il ne l'a que d'emprunt ; Dieu , qui seul en est le souverain propriétaire , la retire

à foi quand il lui plait; l'instant fixé arrive, & elle finit : *il est arrêté que tous les hommes meurent une fois.* La mort ! la mort commune à tous ! . . .

O comme elle rend sensible le néant de tout ce qui paroît s'élever sur la terre ! C'est elle qui semble être chargée de la part du Très-Haut de nous en instruire. Eh ! comment pouvons-nous nous enorgueillir de quelques frêles avantages, de quelques vaines & passageres distinctions, victimes de la mort, qui voyons tout tomber pêle-mêle sous le tranchant de sa faux ! Ah ! l'orgueil est-il fait pour des mortels ? Anéantissez-vous devant le Seigneur, *dieux* de la terre ! car *vous mourrez comme des hommes* ; vous n'êtes devant son éternelle majesté que des hommes comme nous. Il semble quelquefois, à l'instant où vous expirez, que vous manquiez à l'univers ; mais ce vuide immense se remplit ; bientôt

il ne s'apperçoit plus même, & le cours des choses humaines se ressent à peine de votre mort. . . Que te reste-t-il maintenant, ô grand Roi ! de cette puissance si redoutée, de cette gloire qui remplissoit la terre, de ce nom qui seul inspiroit un respect mêlé de crainte ? Dépouillé de tout cet éclat, devenu l'égal du plus ignoré d'entre tes sujets, tu n'as plus que le bien que tu as fait à tes peuples, les bénédictions qu'ils donnent à ta mémoire, les vœux qu'ils adressent pour toi au Juge suprême.

Cette leçon frappante, que donne la mort des monarques & des plus grands hommes à l'orgueil humain, fourniroit sans doute à nos réflexions un vaste & magnifique sujet : mais c'est aux rois, c'est à ceux qui donnent des loix à la terre, plutôt qu'à nous, à se pénétrer de ces grandes vérités. Cette morale est propre aux

souverains ; occupons - nous de celle des peuples.

Nous qui, dans un pays libre, vivons loin de la pompe des cours & de l'éclat du trône ; qui avons, dans le prince auquel nous obéissons, un protecteur plutôt qu'un maître ; qui sentons moins l'autorité, parce que nous ne sommes pas auprès de la source, & qu'elle ne parvient à nous que par les derniers canaux qui la distribuent, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans toutes les parties de la société : n'est-il pas important de nous rappeler de tems en tems aux grands principes de l'ordre, de l'obéissance, du respect dû à toute *puissance qui subsiste*, qui, par-là même qu'elle subsiste, est établie de Dieu ? L'état de notre pays, la nature de l'autorité, peut-être trop partagée & trop balancée, qui s'y exerce, l'heureuse constitution qui préserve nos libertés & nos droits, tout,

jusqu'à nos plus précieux privilèges , ne favorise-t-il point l'esprit d'insubordination ? *Conduisez-vous comme étant libres , non en faisant servir votre liberté de prétexte pour mal faire , mais comme des serviteurs de Dieu. Craignez Dieu. Si vous le craignez , vous honorez le Roi , comme le dépositaire suprême d'une autorité qui émane de Dieu ; vous ferez l'honorer jusque dans les moindres de ceux , même d'entre vos égaux , entre les mains de qui sera remise une partie de cette autorité. Vous ne craignez que Dieu : mais vous rendrez l'honneur à tout le monde ; vous serez soumis à tout ordre humain pour l'amour du Seigneur. Voilà , mes freres , la morale des sujets ; voilà par conséquent les vérités à la méditation desquelles doit nous ramener tout événement qui rapproche en quelque maniere de nous le prince que notre devoir est d'honorer , tout re-*

nouvellement de regne. . . Car les rois meurent, ils changent : mais l'ordre est immortel, & le devoir des peuples ne change point.

Et ces idées, auxquelles je dois m'arrêter, n'ont pas moins de grandeur réelle que tout ce que j'aurois pu dire de plus frappant. Caractériser les dispositions de l'homme religieux à l'égard des rois, cette soumission respectueuse, noble & désintéressée, que lui inspirent envers eux des principes supérieurs; s'élever à la considération de l'ordre universel des sociétés, & voir cette chaîne immense descendre directement des cieux pour embrasser les familles, les provinces & les empires : rien n'est plus satisfaisant, ni plus majestueux; & les paroles de notre texte vous paroîtront sublimes à l'instant où vous les aurez bien comprises.

Que font devant ces pensées pro-

fondes, devant ces éternelles vérités, fondement sacré de toute société humaine, que sont les intérêts passagers des états, l'attente inquiète de l'Europe, les craintes, les espérances, les révolutions possibles, la perspective incertaine de l'avenir ? D'ailleurs quel intérêt si vif pourrions-nous prendre à toutes ces choses, nous qui jusqu'à présent, à l'abri de notre petitesse, avons, du haut de nos montagnes paisibles, contemplé sans péril ces orages de guerre qui ont menacé ou désolé diverses contrées, sans entendre que de loin le bruit des armes & le tumulte alarmant des combats ? Nous sommes presque tout-à-fait étrangers à ces événemens, à peine en ressentons-nous un contre-coup affoibli par l'éloignement. . . Mais, comme tous les hommes réunis en société, nous sommes appelés à la subordination, nous ne trouverons de bonheur que dans la

subordination, nous devons aimer & respecter la subordination, en donner l'exemple, nous intéresser à son maintien, y contribuer de tout notre pouvoir; & nous ferons bénis *sur cette terre* privilégiée à tant d'égards, *que l'Eternel* notre *Dieu* nous a donnée.

Les rois sont plus ordinairement craints qu'honorés. Environnés de tout l'appareil de la puissance, ils paroissent formidables au vulgaire des hommes. L'éclat du trône & l'appas des récompenses dont ils sont les distributeurs, attire autour d'eux une foule intéressée, ambitieuse, qui leur rend un culte empressé, des hommages ferviles, une espece d'adoration: troupe vile & semblable à ces nuages d'insectes qu'on voit se jouer en tourbillons à la lumière du soleil. Un regard, un signe du monarque est leur loi suprême; la faveur les enivre, & la disgrâce les tue. Dieu n'est pas plus redouté

par ses serviteurs. Mais honorent-ils les rois, ces esclaves enchaînés au pied de leur trône? Non; ils admirent, ils dépendent, ils craignent, & ils n'honorent pas. Rois! c'est le juste qui seul vous honore, & il ne vous craint pas; il ne craint que Dieu. Les rois meurent: comment les craindroit-il, ô Roi éternel! Combien il se reprocheroit ce sentiment abject! Lui, craindre! ta crainte purifiante a trop exalté son ame. Ceux qui ne peuvent accorder que des graces temporelles, des richesses, des honneurs, ceux qui ne peuvent enlever que les emplois, que les biens, que la vie; la crainte du Seigneur a consumé dans son ame toutes les affections & les passions qui peuvent les faire trouver redoutables: c'est lui, dont le cœur est capable de sentir la vérité profonde, la beauté céleste de cette parole de Jésus: *Ils tuent le corps, & après cela ne peuvent rien faire de plus.*

Cet hommage est-il bien flatteur, dira-t-on peut-être, & satisfera-t-il les rois? Je conviens, je vois tous les jours, que l'amour-propre a peine à s'en contenter. Nous, simples & obscurs particuliers, bien moins excusables dans les prétentions de notre exigeante vanité que les monarques assiégés par l'adulation dès leur enfance, nous voulons (& combien cet aveugle sentiment nous rend injustes!) nous voulons être l'objet plus direct, la cause immédiate des dispositions des autres hommes à notre égard; & il semble que plus il s'y mêle de leur part de devoir & de raison, moins elles nous sont agréables, moins nous les trouvons pures, si je puis employer dans un sens aussi impropre le terme de pureté. Rien ne nous plait, s'il n'est assaisonné par ces malheureuses passions qui infectent tout ce qu'elles touchent. Par cette raison, une inclination

tion

tion aveugle & déréglée, une prévention sans bornes en notre faveur nous touche plus que l'attachement fidele & zélé d'un ami sage & sincere, qui, balançant nos qualités & nos défauts, nous apprécie justement : le flatteur adroit, le feint admirateur s'insinue aisément dans notre esprit : le support, quelque affectueux qu'il soit, nous devient à charge, dès que nous pouvons nous en appercevoir. C'est par cette même raison qu'on trouve quelquefois plus flatteur d'être craint que d'être honoré, parce qu'on veut des sentimens qui mettent les autres dans notre dépendance. . . Le dirai-je ? nous voulons être des dieux pour eux. Je connois cette maladie du cœur humain, & c'est là ce qui fait que si rarement on s'attache à l'homme de bien selon son mérite : sans que notre raison ait à se plaindre de lui, notre amour-propre en est mécontent.

Nous ne voulons rien par devoir, disons-nous ; & l'homme de bien ne fait rien que par devoir. Qu'est-ce qu'un homme de bien ? C'est un homme qui a la crainte de Dieu. Qu'y a-t-il dans son ame ? De la crainte de Dieu, &, j'oserai le dire, rien que de la crainte de Dieu ; & pas un seul sentiment, pas une seule inclination, pas une seule affection de quelque importance, pas un seul principe de conduite, je ne dis pas, qui soit contraire à celui-là, mais qui n'en découle & qui n'y tienne. *C'est là le tout d'un tel homme ; c'est lui tout entier.* De là sa fermeté. Tout ce qui est appuyé sur un tel sentiment est fondé sur le roc : il n'y a de réel, de solide, d'estimable dans le cœur humain, que ce qui repose sur ce fondement : tout le reste est vacillant & fragile. Rois de la terre ! lorsque vous voudrez trouver des serviteurs zélés, cherchez-les parmi ceux qui vous ho-

norent, & non parmi ceux qui vous craignent : lorsque vous aurez besoin de fidélité, d'efforts, de services défintéressés, ne les attendez pas de ceux que l'espérance & la crainte rassemblent autour de vous, & qui se dévouent avec un empressement si marqué à toutes vos moindres volontés, qui mettent en vous leur confiance, selon le langage de l'Écriture ; attendez-les de celui qui ne craint que l'Éternel & ne se confie qu'en lui. C'est lui qui vous honore. Il faut choisir entre ces deux sentimens ; ils sont incompatibles. Celui qui est capable d'honorer son roi par des principes élevés, ne sauroit le craindre ; & celui qui le craint, ne l'honore pas réellement. Or, lequel est préférable, même pour celui qui en est l'objet, un sentiment de dépendance, inquiet, intéressé, & qui nécessairement est mêlé de quelque chose de mauvais, fruit de la passion qui

l'échauffe & le trouble ; ou un sentiment net & pur , noble , raisonnable , désintéressé , & par - là même juste , inébranlable , à l'épreuve de tout ?

Voilà donc ce que l'homme juste & craignant Dieu doit & rend aux rois ; l'honneur. Et qu'est-ce que cet honneur ? Je ne crois pas devoir m'arrêter long-tems à l'expliquer. C'est précisément le même sentiment que Dieu nous prescrit à l'égard de nos peres & de nos meres , quels que puissent être leur caractere personnel & leur conduite envers nous. Soumission filiale , inviolable fidélité , reconnoissance de ses soins paternels , respect dans les occasions mêmes où l'on se voit à regret obligé de faire quelque résistance , empressement à payer les contributions publiques & les revenus du Prince avec aussi peu de murmure , avec autant de bonne-foi qu'un fils bien né paieroit la pension de son pere : tous ces de-

voirs viennent se ranger d'eux-mêmes sous celui d'honorer le Roi ; on ne peut s'en écarter sans manquer à l'honneur que l'on doit au souverain. Souvenons-nous que cet honneur, comme tout ce qu'exige de nous la religion, ne consiste pas uniquement en démonstrations extérieures : il faut que ce soit un sentiment bien réel ; il faut qu'il paroisse dans notre conduite. Je le répète : ce que nous devons au Roi, c'est précisément ce que nous devons à un pere ; & pourquoi ? Parce que le Roi est le pere de la grande famille. C'est pour cela qu'à sa mort nous prenons un deuil public & solennel ; le pays entier est en deuil de son Chef, & le son de la cloche funebre annonce à tout le peuple, à l'habitant des campagnes & des cabanes isolées, aussi bien qu'au citoyen des villes, que le pere commun n'est plus. Mais la grande famille ne reste point orpheline : à l'inf-

tant où finit le regne du Souverain ,
son successeur le remplace ; il hérite
de sa couronne , de ses devoirs & de
ses droits ; & nous avons toujours un
Roi à honorer.

Quel qu'il soit, cet honneur lui est
dû ; ce n'est pas à sa personne , mais à
sa dignité , qu'il s'attache. Qu'il nous
fut facile de te rendre cet hommage ,
grand FREDERIC ! Ton génie imposant,
ton ame élevée imprimoient le respect ;
tout ton siècle t'honorait avec nous.
Qu'il nous sera facile d'honorer ce suc-
cesseur que tu as toi-même proclamé
capable de soutenir le poids de ta
gloire , de recommencer après toi ton
éclatante carrière ! . . Mais , lors même
qu'il ne seroit pas grand homme , quand
il ne seroit que roi , si nous craignons
Dieu , nous saurions encore l'honorer.
Où seroit la subordination , si , avant
que d'honorer son supérieur , l'inférieur
se croyoit permis de le soumettre à

son examen , de le juger selon ses idées & ses préventions , de l'affujettir à une sévère censure ? Au lieu de juger vos supérieurs , honorez-les. Pour que vous les honoriez , il suffit que Dieu les ait établis au-dessus de vous.

Et, remarquez - le , s'ils venoient malheureusement à oublier leurs devoirs , le moyen le plus efficace de les y rappeler , ce ne sera jamais le murmure , ni le témoignage inconsideré du mécontentement. C'est en remplissant vos devoirs , que vous les avertirez le mieux des leurs ; ils se souviendront alors naturellement de l'intéressante relation qui est entre eux & vous. Eh ! comment le roi qui seroit constamment honoré comme un pere , n'apprendroit-il pas à regarder ses peuples comme ses enfans ? L'effet de la persévérance dans la pratique des devoirs réciproques est presque toujours infallible pour ramener. Ainsi une

épouse fidelle, soumise, affectueuse, avertit son époux de la sainteté de ses devoirs envers elle, par l'exactitude même avec laquelle elle s'acquitte de ses devoirs envers lui; & souvent sa persévérance obtient enfin cette affection que le reproche, le découragement & l'humeur auroient éteinte pour jamais. Mais quand on se rebute, qu'on s'aigrit, qu'on ne persévère pas jusqu'à la fin, le supérieur ne voit plus alors dans son inférieur qu'un esprit de révolte qui l'irrite; & le tort, devenu réciproque, ne peut se réparer. C'est ainsi que, selon la parole de l'Écriture, si souvent confirmée par l'expérience & des familles & des états, *par-tout où s'allume la contention, il n'y a plus à espérer que du trouble & toute sorte de mauvaises actions.* Mais la crainte de Dieu prévient toute contention parmi les hommes.

Si ce n'est pas une stupide admira-

tion de la grandeur, une crainte fervile qui prosterne votre ame devant les monarques, si c'est Dieu que vous honorez en eux, vous honorerez de même tous ceux qui exercent en leur nom quelque partie de l'autorité. Ne vous faites donc pas de vains devoirs, des devoirs éloignés de vous, qui ne consistent qu'à *honorer* confusément un souverain *que vous ne voyez pas*, tandis que, sans savoir vous en faire de reproches, vous ne respecteriez point ses représentans à votre égard, ceux qui levent les tributs, ceux qui rendent la justice parmi vous, vos supérieurs immédiats, les seuls *que vous voyez*. C'est à l'ordre, & non pas à la grandeur, qu'est due la *soumission* : soit au Roi, comme à celui qui est au-dessus des autres ; soit au Gouverneur, comme à celui qui est envoyé de sa part ; soit aux chefs de juridiction, comme à ceux qui sont chargés de faire observer les loix ; soit à leurs adjoints,

comme à des surveillans publics, qui font, pour ainsi dire, l'œil & la main de la loi. Tous ces degrés, par lesquels l'autorité descend jusqu'à nous, ne la rendent ni moins respectable, ni moins sacrée. Dans ces simples tribunaux, où vous comparoissez devant *des juges* en qui peut-être vous ne croyez voir que vos égaux, en qui l'orgueil du riche ne veut quelquefois voir que des inférieurs, *Dieu y préside*, aussi bien qu'au conseil des princes : par-tout où les hommes sont *assemblés* pour faire régner l'ordre, il est *au milieu d'eux*.

Car Dieu aime l'ordre ; Dieu veut l'ordre. Tout nous le dit : les cieux, la terre, tout l'univers dépose en faveur de cette vérité ; on peut dire que chaque jour l'annonce au jour qui le fuit, que chaque nuit l'enseigne à celle qui lui succede. C'est l'ordre qui conserve le monde ; c'est lui qui conserve les sociétés.

Dans la loi, après avoir réglé ce

que les hommes lui doivent, & posé ce fondement primitif de toutes leurs obligations, quel est le premier commandement que Dieu donne à son peuple ? *Honore ton pere & ta mere.* Avant même que de défendre le meurtrier & le larcin, il prescrivit la subordination : car c'en est ici la source, & des familles elle passe dans l'état. A ce commandement, pour en faire sentir toute l'importance, est jointe une promesse particuliere, qui, bien comprise, n'est autre chose que le fruit naturel de l'observation de ce grand devoir ; *la prolongation des jours* de la nation *sur la terre* que Dieu lui a assignée en partage : parce que la subordination fait la force d'un peuple ; parce qu'alors, soumis à ses chefs & réuni sous eux, ne formant qu'un seul corps plein de vigueur & d'activité, un état, même peu considérable, devient capable de repousser tous les efforts de ses ennemis... Eh ! qu'est-ce qui a fait

la force des armées de FRÉDÉRIC ? Qu'est-ce qui a produit ses victoires, sa puissance, & la prospérité de son regne ? la subordination, l'extrême subordination ; il n'a dû qu'à ce moyen toute sa grandeur. La subordination, mes freres ! la subordination ! souvenez - vous que c'est le premier devoir du citoyen, le premier bien de toute société. Dans les familles, sans la subordination, point de paix domestique, ni de travaux bien dirigés, ni de succès & d'avance. Dans l'état, sans la subordination, plus de bonheur ; en est-il dans le désordre & la confusion ? & l'apparente prospérité d'un pays ne sert qu'à le rendre plus envié, sans produire aucun avantage solide. Hélas ! souvent c'est avec cette aisance si vantée qu'entrent & se glissent dans le cœur de presque tous les habitans d'un pays, l'intérêt, l'orgueil indisciplinable, & l'esprit d'indépendance,

précurseurs de la ruine des états. *Voici*, disoient les prophetes à Jérusalem enorgueillie de son opulence, *voici quelle a été l'iniquité de Sodome ta sœur, l'orgueil, l'abondance de pain, l'aise & l'oïveté : & je l'ai détruite*, dit le Seigneur. Ah ! le moindre choc brise un tel état. Comme le vent disperse aisément les épis de la gerbe, si le lien qui les rassemble vient à se rompre ; comme le corps, dont tous les membres voudroient être indépendans les uns des autres, se détruiroit bientôt ; ainsi aucune société humaine ne prospere, ne se conserve que par la subordination ; elle est comme le génie tutélaire, comme l'ange gardien des sociétés. A l'instant où personne ne veut obéir, & si je dois me servir ici de cette expression familiere, se laisser conduire, où chacun conteste l'obéissance, l'ouvrier à celui dont il reçoit le salaire, le domestique à celui dont il mange

le pain, l'enfant à ceux dont il tient la vie; où tout inférieur est contredisant & cherche à se soustraire à toute autorité; tout est perdu; il n'y a plus de droits, ni de devoirs, plus de règle, plus de gouvernement: ce n'est plus une société; c'est un chaos. Et que gagnent les inférieurs à ce funeste affranchissement, dont ils ont quelquefois la folie de s'applaudir? Quel avantage leur revient-il de se fermer le cœur de leurs supérieurs par l'indocilité & la rébellion, de se séparer d'avec eux, & de leur faire une sorte de guerre continuelle? O qu'ils paient cher leur insolent & court triomphe!.. Oui, de tous les fléaux qui peuvent affliger une contrée, le plus redoutable, c'est lorsque Dieu permet au démon de l'indépendance d'y souffler dans les cœurs l'esprit infernal de révolte. La peste, la famine, l'affreuse guerre passent comme des orages qui souvent

purifient l'air ; mais la gangrene de l'insubordination ronge, consume, corrompt tout, sans causer d'abord de douleur ; & il n'y a point de remede.

Que dis-je ? il n'y a point de remede ! & nous avons une religion. Ah ! sans doute la religion guériroit ce mal, si ceux qui ont de la religion pouvoient en être atteints, si elle ne les en préservoit pas. Mais voyez qui sont parmi nous les hommes turbulens & rebelles, chez qui toute autorité rencontre une vive opposition, qui refusent obstinément de se soumettre à la regle, qui s'opiniâtrent contre leurs supérieurs : sont-ce des hommes religieux ? . . . Eh ! peuvent-ils l'être ? S'ils craignoient Dieu, ils le montreroient en se soumettant scrupuleusement & de bon cœur à tout ordre humain, pour l'amour du Seigneur. Tout homme réellement religieux a l'ame douce & docile, & disposée à la soumission ; il

rend l'honneur à tout le monde ; il est assez grand, il a l'ame assez généreuse, pour savoir obéir sans contrainte, sans murmure & sans contestation, non par la crainte de la punition, mais à cause de la conscience; ne cherchant pas à plaire aux hommes, mais voulant faire la volonté de Dieu.

Parmi les premiers chrétiens, soumis à des païens, à des persécuteurs, il n'y eut jamais que fidélité, que soumission, que patience. Ces mêmes apôtres, dont l'ame étoit si indépendante & si inaccessible à la crainte ; ces mêmes apôtres, qui, à l'ordre injuste que leur donnoit le magistrat de taire la résurrection de leur Maître, répondent avec une si tranquille fermeté : *jugez vous-mêmes devant Dieu, s'il seroit raisonnable de vous obéir plutôt qu'à Dieu* : ils ne parlent que de respect, de docilité, d'obéissance ; ils recommandent par-tout avec soin la plus exacte subordination ;

bordination; sans cesse ils reviennent à ce devoir essentiel; ils le détaillent, ils y insistent. Et c'est ainsi qu'ils savent toujours rendre à César tout ce qui appartient à César, & à Dieu tout ce qui appartient à Dieu. C'est ainsi que tout homme qui craint Dieu, honore le Roi.

Vous donc, Supérieurs de tous les ordres, qui sentez vivement les inconvéniens de l'insubordination, & qui voudriez en arrêter les ravages, je vous en ai indiqué l'unique moyen; c'est de vouloir être honorés, & non pas craints: c'est de faire régner la crainte de l'Eternel. L'homme sent qu'il n'est pas fait pour obéir à l'homme; son ame refuse de se courber devant lui; & l'amour-propre indomté de l'inférieur se révolte naturellement contre l'amour-propre du supérieur. Il n'y a qu'un seul *joug aisé*, je n'en connois qu'un seul, *celui du Seigneur*; & celui-là, quand on s'en charge, rend tous

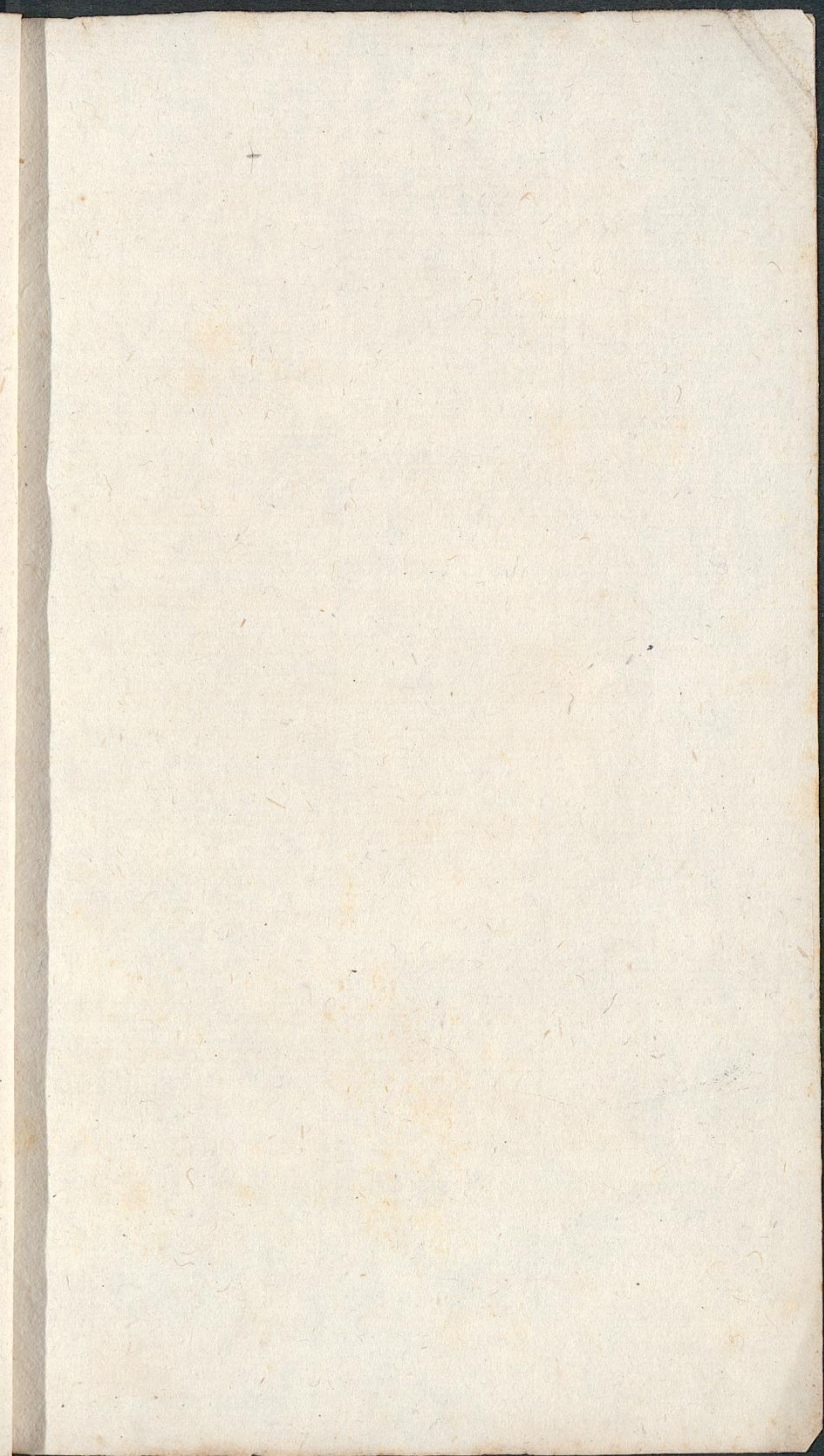
les autres *légers*, ou du moins tolérables, parce qu'on *apprend* de lui à devenir *doux & humble de cœur*: & les liens même de l'esclave semblent se relâcher & s'adoucir, lorsque, se souvenant que l'ordre du monde vient de Dieu, il accepte comme sa portion déterminée le sort qui lui a été assigné par la Providence, & se soumet à sa pénible destinée. C'est en soutenant la religion, que les rois peuvent affermir les fondemens de leur trône. Que Dieu soit craint, & le roi est honoré, & l'ordre regne, & tout est à sa place: que Dieu soit oublié, & tout se bouleverse, tout tombe en ruine, les trônes s'ébranlent, l'autorité chancelle, une inquiétude générale se répand de toutes parts: aucune puissance n'est plus révéérée, quand on ne remonte plus avec crainte à la source pure, éternelle, adorable, de toute puissance. Ne soyez donc pas uniquement attentifs à la conser-

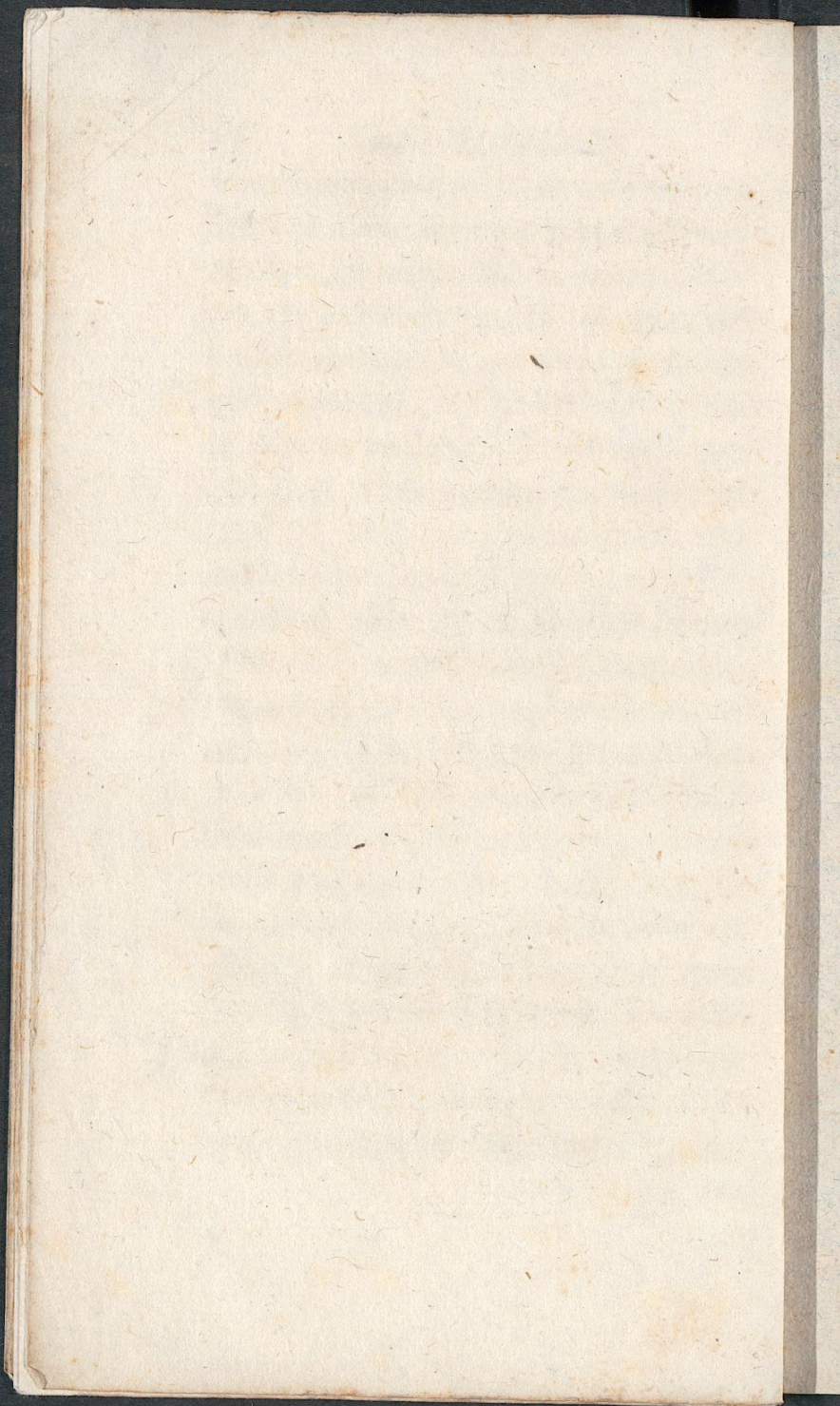
vation de votre propre autorité; car toutes les puissances qui subsistent dans la société, se soutiennent les unes les autres; & qui ne se soumet pas à l'une d'entr'elles, manque à toutes à la fois, parce qu'il manque à la subordination. Soyez les défenseurs, les protecteurs de la religion; aimez-la, & elle vous soumettra les cœurs. Aimez-la, dis-je; ayez-en, & ne vous bornez pas à vouloir que vos inférieurs en aient. Cet hommage hypocrite ne trompe personne. Honorez le grand Supérieur, ne veuillez être honorés qu'à cause de lui, & vous ferez honorés. Craignez & faites craindre le *Maître que vous avez aussi bien que nous dans le ciel*; soyez à son égard ce que vous voulez que soient au vôtre vos inférieurs; rendez-lui cette obéissance exacte & zélée que vous desirez d'eux; donnez l'exemple de l'obéissance, vous le devez. En faisant hommage au Roi

des rois de toute votre supériorité, en la lui rapportant toute entière, en la mettant à ses pieds, ne sentez-vous pas que c'est l'affermir & la consacrer? Ne comprenez-vous pas que l'ame humaine, si elle n'est fléchie par la religion, ne peut plier sous aucune autorité? Rentrez les premiers dans l'ordre, chefs de la société, grands de la terre, administrateurs du pouvoir dont la source est en Dieu! rentrez dans l'ordre, & rien n'est désespéré, & l'ordre pourra se rétablir. Souvent c'est par vous que commence, c'est de vous que se répand sur tout le peuple l'esprit de régularité ou de dérèglement, de respect pour l'ordre ou d'insubordination.

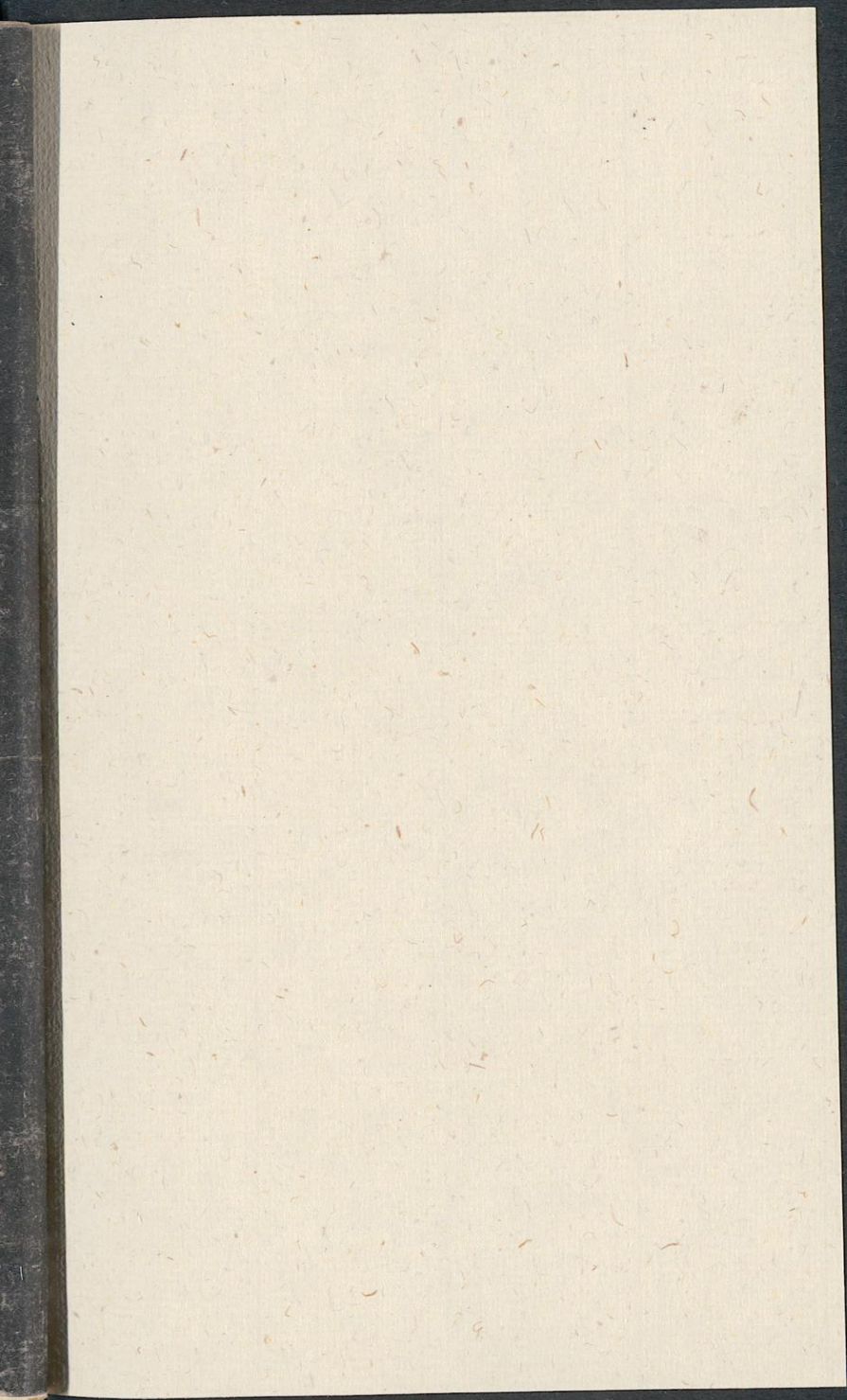
Puisse cette pensée essentielle se graver dans le cœur des supérieurs de tous les ordres & de tous les rangs! Pères, maîtres, hommes publics! je vous recommande à tous, je vous

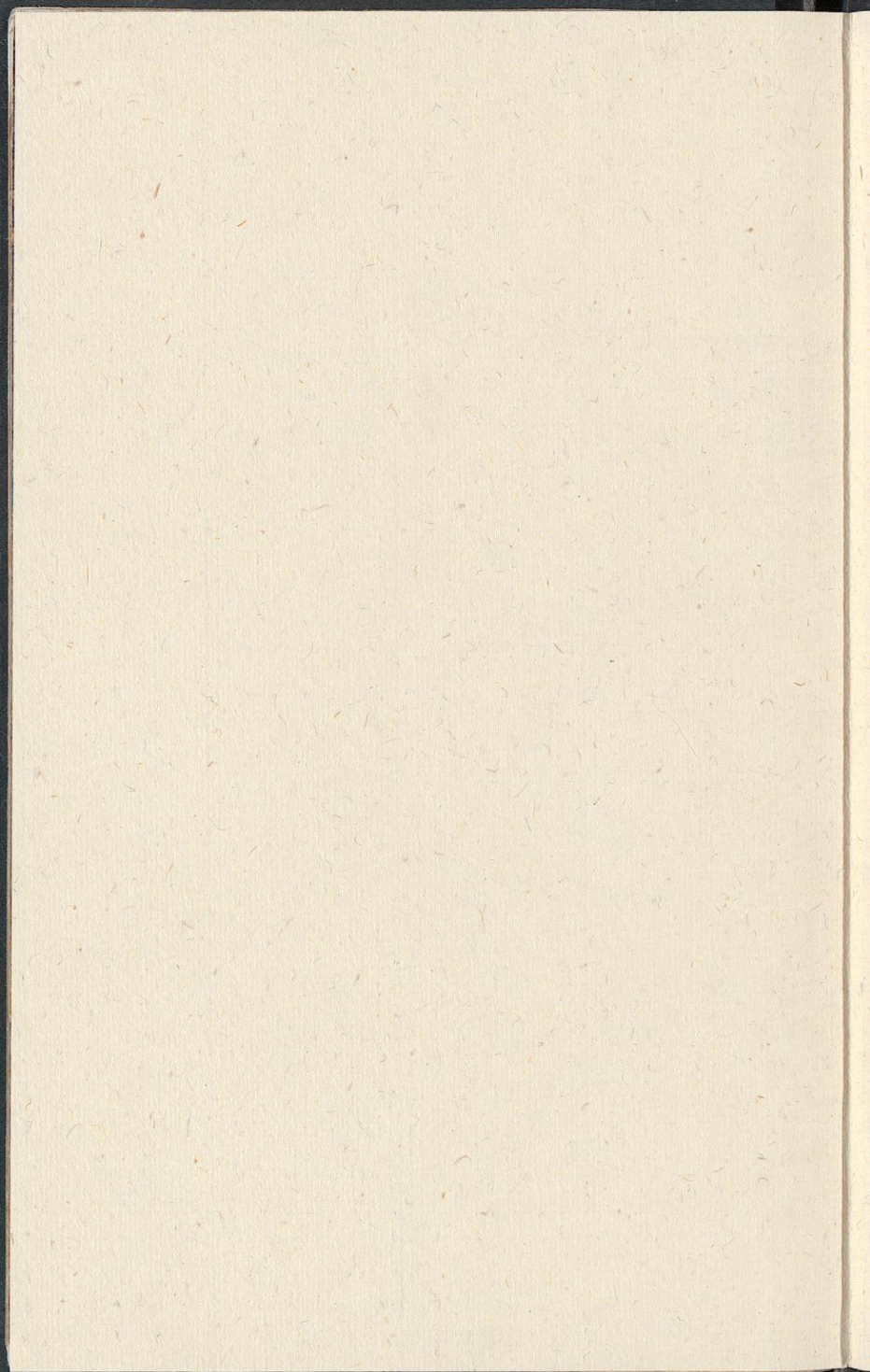
homme devant Dieu, d'y conformer vos sentimens & votre conduite. C'est aussi ce que je demande sur-tout au Seigneur en faveur de mon Souverain. Inspire, ô grand *Dieu* ! ta crainte salutaire *au Roi*, & enseigne tes paroles *au fils du Roi* ! Inspire aux peuples la subordination que tu aimes, & rends-les affectionnés à ce gouvernement, à l'ombre duquel, depuis près d'un siècle, ils jouissent de tous les biens de la paix ! Que le Prince & les sujets se réunissent pour te craindre & pour bénir ton Nom glorieux, ô Dominateur des souverains, Chef suprême des sociétés que forment les humains ! Qu'ainsi, sous la protection puissante de notre grand Monarque, nous ayons part à ces bénédictions que tu répands sur les états qui sont soumis à l'ordre ! Et que la gloire en soit rendue à ton Nom ! *Car c'est à toi qu'appartiennent le regne, la puissance & la gloire aux siècles des siècles. Amen !*











C170

